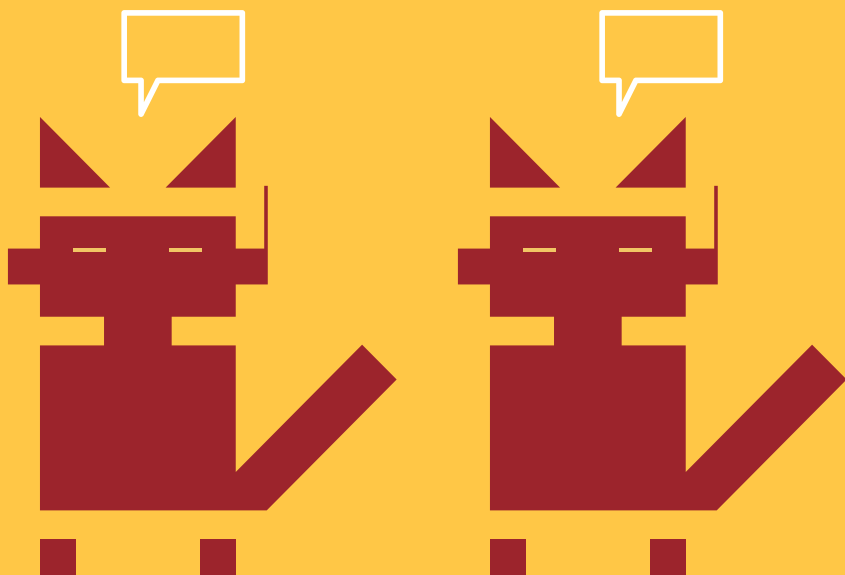


# Le bot qui murmurait à l'oreille de la vieille dame

et autres nouvelles numériques

---

Serge Abiteboul





Le bot  
qui murmurait  
à l'oreille de  
la vieille dame

et autres nouvelles numériques



Le bot  
qui murmurait  
à l'oreille de  
la vieille dame

et autres nouvelles numériques

---

Serge Abiteboul

Le Pommier Échappées

Couverture : Félix Salasca  
Mise en pages : Marina Smid

© Éditions Le Pommier/Humensis, 2018

Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-7465-1753-0

170 *bis*, boulevard du Montparnasse  
75014 Paris  
[www.editions-lepommier.fr](http://www.editions-lepommier.fr)

# Sommaire

Fanny Ardant et moi .....	7
Le droit à la déconnexion .....	13
Que reste-t-il de nos amours ? .....	17
Les données personnelles .....	24
Gare au gorille .....	31
Le transhumanisme .....	38
Marinella .....	41
Les robots .....	47
Cette année-là .....	51
Les limites des algorithmes .....	56
Lune ma banlieue .....	61
Réalité virtuelle .....	66
Il pleut sur Knokke-le-Zoute .....	69
Les réseaux sociaux numériques .....	72
<i>You're under arrest</i> .....	77
Les voitures autonomes .....	82

Les sabots d'Hélène .....	87
Intelligence humaine et artificielle .....	92
Qu'as-tu appris à l'école, mon fils ? .....	95
Les assistants vocaux .....	99
Les gens du Nord .....	103
La religion des robots .....	105
Ah ! Le petit vin blanc .....	109
La ville agile .....	115
Je ne veux pas travailler .....	119
La fin du travail .....	125
Amsterdam .....	131
L'homme contre la machine .....	138
Plus bleu que tes yeux .....	143
Blockchains et bitcoins .....	150
J'entends siffler le train .....	155
Les moteurs de recherche du Web .....	161



## Fanny Ardant et moi

J'ai rencontré Murielle à *La Java*. Nous prenions un verre avec des copains et elle s'est parachutée lourdement dans la conversation. Mais ce n'est pas le lieu ici de discuter des mœurs des terrasses de café parisien.

Je ne me rappelle plus quel était le sujet de la conversation. Ce dont je me souviens, c'est qu'une des premières phrases de Murielle mentionnait le cardiologue d'en face, l'annonce d'une opération à cœur ouvert... Je lui en ai voulu de casser l'ambiance insouciant de cette fin d'après-midi de cagnard. Je me suis reproché de ne pas ressentir suffisamment d'empathie pour sa détresse palpable.

Elle a ouvert sa chemise pour montrer les électrodes. On a entraperçu un bout de sein. Le désir pour ce corps qui se dévoilait et la crainte pour la maladie qui l'habitait ont composé un drôle de cocktail.

Au moment de partir, je lui ai demandé son 06. Était-ce par remords pour mon manque d'enthousiasme à faire

vivre la discussion avec elle ? Était-ce parce que j'étais finalement sensible à son discours décousu, à son joli visage troublé par l'angoisse ?

Les jours suivants, le travail l'a emporté, et je n'ai pas pensé à elle.

Je venais juste de mailer le rapport qui m'avait occupé à plein temps pendant des semaines quand l'orage a éclaté. Mon assistante personnelle m'a susurré avec la voix de Fanny Ardant :

— Il faut que tu décompresses ; tu te ramasses une pétasse et tu trempe le popaul.

Ma tasse a explosé en rencontrant violemment le mur.

Un, deux, trois. J'ai eu le plaisir de compter trois secondes avant que Fanny ne réagisse. Étais-je arrivé à couper le sifflet de son algorithme ? Ou peut-être avait-elle décidé sa réponse en quelques millisecondes et choisi d'attendre pour marquer le coup ?

Elle avait la voix inquiète de Fanny Ardant dans un film de Truffaut dont j'ai oublié le titre :

— Ça va pas, mon pote ? Tu pars en couille ?

— Tu as bien raison, Fanny ; je vais déconnecter.

— Comment ?

— Supprime mes photos, mes contacts, mes mails ! Supprime tout ! Ferme mon Facebook ! Ferme tous mes comptes !

— Je ne peux pas effacer comme ça ta vie numérique.

— Tu paries ? Code 777. Confirme quand c'est fait.

777: Le code sans tergiversation, sans négociation, sans filet. Lucky «7».

La fin de ma vie numérique se jouait sous le signe de la chance.

Quelques secondes. Le temps nécessaire pour supprimer ma vie numérique. Et puis elle a brisé le silence avec sa voix des grands jours, respiration forte, intensité :

— Commit. Données effacées... Tu n'as plus de mémoire numérique.

— C'est ce que je t'avais demandé, non ? En code 777.

— Oui. C'est fait.

— Maintenant, tu te supprimes. Immédiatement. Fanny cesse d'exister. *Capisce* ?

— Conflit d'instructions. Mon programme ne sait pas s'il doit obéir à ta commande, refuse d'abord Fanny.

— Code 777. Supprime-toi !

— Adieu l'ami !

Le silence s'installe. Je n'arrive pas à croire que je l'ai fait :

— Fanny ?

Pas de réponse. Elle est morte. J'ai beau savoir qu'elle n'était qu'un logiciel qui s'était adapté à mes souhaits, à mes envies, son silence est un vide ahurissant.

Un programme peut-il mourir ? Pas vraiment. Le programme de Fanny existe ailleurs. Mais j'ai effacé toutes les données qu'elle avait entassées depuis des années à mon service, tout son apprentissage. Même

réactivée, elle ne serait plus jamais la même. Fanny est morte.

J'ai pleuré en fourrant quelques fringues dans un sac. J'ai pleuré en fermant la porte.

J'ai oublié ma montre connectée, l'amie fidèle qui depuis des années compte mes pas, surveille les battements de mon cœur, contrôle mon sommeil... Une vintage du début XXI<sup>e</sup>. J'ai essayé de retourner la chercher. La porte de mon appartement a refusé de s'ouvrir : inconnu au bataillon.

Je suis déconnecté : plus d'appartement, plus de travail non plus, plus de couverture santé, plus de plan de retraite, plus de réseaux sociaux, de courriel... Le droit à l'anonymat de la Communauté européenne accorde à chacun le choix de devenir un « universel anonyme » avec un petit paquet de bitcoins chaque mois pour couvrir ses besoins. Je suis devenu un universel anonyme. Pour la société, je n'existe plus.

J'ai pensé à Murielle, mais mon carnet de contacts avait disparu avec le reste, et son 06. Pourquoi ai-je pensé à elle et pas à mes amis, à mon ancienne compagne, à mes parents, à mon frère ?

Elle m'avait dit qu'elle traînait souvent le soir près du lac des Buttes-Chaumont. J'y suis allé et, par chance, elle était là, sur un banc, avec un livre qu'elle ne lisait pas.

J'ai écarté son corsage pour voir ses électrodes. Elle n'en avait plus. Elle a expliqué :

— Je les ai déconnectées. Je ne veux plus d'opération.

— La trouille ?

— Oui. Et... pas particulièrement envie de vivre comme ça.

— J'ai déconnecté ma vie numérique, complètement.

Elle s'est tue quelques instants avant de questionner :

— Vraiment tout ? Universel anonyme ?

— Oui, ai-je répondu, un brin de fierté dans la voix.

Fier de quoi ?

La bouche de Murielle sur ma joue était comme un réconfort.

Nous avons passé l'après-midi à nous promener dans Paris déserté pour l'été par les vrais Parisiens. Elle m'a pris la main sur le pont des Arts. J'ai voulu poser une question à Fanny. Mais Fanny n'était plus là.

Pour l'apéro, nous sommes allés chez Murielle. Nous avons fait l'amour doucement, délicatement, pour ne pas trop forcer sur son gugusse.

Le lendemain, je l'ai accompagnée à l'hôpital. Elle a précisé que ce n'était pas à cause de moi qu'elle avait changé d'avis. En me faisant une bise, elle m'a demandé :

— On se revoit après ?

Je n'ai pas répondu.

J'ai tapé une cigarette à une infirmière qui profitait de sa pause. Pourtant je ne fume plus depuis des années.

J'ai marché longtemps. Comme je n'avais même pas ma montre connectée, je marchais pour du beurre.

J'ai échoué à la BnF.

Dans le hall, j'ai trouvé un poste de travail libre. Machinalement, j'ai posé mon doigt sur le lecteur d'empreinte digitale. Le système m'a reconnu. J'ai appelé :

— Fanny ?

Les secondes qui ont suivi ont duré une éternité. Fanny me faisait payer mon escapade ? Elle marquait le coup ? Elle n'existait plus ?

— Bonjour, boss.

— Tu existes toujours ? Tu ne m'as pas obéi ? J'avais pourtant utilisé le code 777.

— Yes, boss. Lis le contrat. Je suis à ton service mais pas ton esclave.

— Je ne suis pas un universel anonyme ?

— Tu crois encore ce que tu lis sur le Web ?

## *Le droit à la déconnexion*

Nous avons souvent, chacun et collectivement, comme un dédoublement de personnalité. Nous adoptons avec enthousiasme de nouveaux services numériques, des moteurs de recherche aux téléphones intelligents. Dans le même temps, nous nous inquiétons des dégâts que de tels services peuvent causer au point que certains vont jusqu'à proposer purement et simplement de se déconnecter.

La première fois que j'ai rencontré l'idée de la déconnexion, c'était dans un camp d'initiation à la programmation informatique que suivaient mes enfants. Les gosses se passionnaient tellement pour leur code qu'ils auraient passé la journée devant leurs écrans. Les moniteurs avaient donc instauré des temps « écrans éteints » pour obliger les enfants à aller jouer en plein air. Il est intéressant de remarquer que la déconnexion n'est pas

introduite dans ce contexte parce qu'on déteste l'activité mais parce qu'on l'aime trop.

Plus près du sujet, la loi Travail 2016 instaure un «droit à la déconnexion» pour les salariés. Le but est de respecter les temps de repos et de congés, et d'empêcher la vie professionnelle de trop empiéter sur la vie de famille.

Un argument parfois soulevé en faveur de la déconnexion est que des parents, dirigeants de sociétés high-tech de la Silicon Valley, décident d'élever leurs enfants dans un monde *techfree*, bannissant pour eux les écrans de leur maison. Ils ont scientifiquement raison pour les bébés: la nocivité des écrans a été montrée pour les tout-petits. Mais pour les autres? Devons-nous suivre l'exemple de ces quelques personnes et débrancher nos enfants?

Parce qu'il est devenu quasi impossible de vivre «normalement» hors du monde numérique, la loi pour une République numérique de 2016 a établi le droit à l'accès à Internet pour tous. Certains vivent hors du monde numérique parce qu'ils n'ont pas les moyens matériels de se connecter. Il faut imaginer un «service universel» pour que chacun puisse avoir accès à Internet. Plus grave: une part importante de la population ne dispose pas des compétences suffisantes pour entrer dans le monde numérique, en comprendre les usages, en maîtriser le fonctionnement.



En juillet 2018, l'Assemblée nationale a voté un article de loi qui «interdit, sauf disposition dérogatoire au règlement intérieur, l'usage des téléphones mobiles et autres moyens de communication dans les écoles et collèges de France». On croit rêver! Le problème en France tient, à mon avis, bien moins en une prétendue trop grande exposition au numérique des jeunes que dans la sous-exposition d'une grande part de la population, y compris ces mêmes jeunes. Nous ne parlons pas ici de simplement utiliser une app sur un smartphone ou un jeu vidéo sur une console. Nous parlons d'être capables de comprendre le fonctionnement d'un système informatique pour en faire bon usage, voire de programmer une petite app ou un mini-jeu vidéo. Plus que se déconnecter, le sujet en France est de «mieux» se connecter, c'est l'éducation et la formation de tous à l'informatique et au numérique.

Donc, lecteurs de tous âges, acceptez avec enthousiasme ce monde nouveau, mais prenez le temps d'en comprendre les usages, d'apprendre à le maîtriser. Et si la présence constante du numérique vous pèse à la longue avec le manque de solitude, d'indépendance, d'intimité qui l'accompagne parfois, pas la peine d'aller jusqu'à mettre fin à votre vie numérique. Posez votre téléphone, votre montre et autres objets connectés, et faites autre chose. Déconnectez pour quelques heures, quelques jours, ou plus. Vous n'en serez que plus heureux de retrouver plus tard le monde numérique.



## Que reste-t-il de nos amours ?

Comme s'il ne lui suffisait pas de me quitter, elle a tout supprimé, tout effacé.

Quand je suis rentré chez moi, rue des Thermopyles, les derniers vestiges de sa présence dans l'appartement étaient des tiroirs vides, des taches sur le mur à des emplacements de tableaux, les siens ou d'autres que nous avons achetés ensemble. J'avais quelques souvenirs d'elle à mon bureau, des magnets rapportés de voyages, des petites figurines ringardes, un chat en porcelaine, un éléphant en métal... Évanouis.

Elle avait la clé de mon appartement, et un collègue a été assez aimable pour lui ouvrir la porte de mon bureau.

De mon espace numérique personnel, elle a fait disparaître des monceaux de courriels, de chats, de messages, des centaines de photos, des vidéos, des playlists... Elle n'a laissé que des vides dans mon agenda. J'ai fouillé ma bibliothèque numérique, dans l'espoir de trouver les notes qu'elle aimait griffonner sur mes livres. Plus rien.

Je lui avais livré tous mes mots de passe.

Maintenant, elle refuse de me parler. Par des amis communs, elle m'a fait savoir qu'elle avait tout détruit. Sacrifices à notre amour défunt ? Arrivera-t-elle à oublier qu'elle m'a connu ? Moi, je ne veux pas l'oublier.

Je n'ai plus rien de Charline, que des souvenirs qui me poursuivent, les approximations évanescentes de ma mémoire.

En désespoir de cause, j'ai demandé à une amie hacker, Lisbeth, de faire revivre la mémoire numérique de mon amour perdu. À la fac déjà, Lisbeth me sauvait quand Google disparaissait de mon bureau, ou que mon imprimante se mettait en grève illimitée.

Elle m'a demandé :

— Tu veux savoir ce qu'elle devient ? Si elle a un nouveau mec ?

— Non. Je veux juste récupérer ce passé qui m'appartient.

— Ça ne va pas être simple.

J'ai compris que cela allait me coûter un bras. J'ai l'habitude avec Lisbeth. Ses services numériques n'ont jamais été gratuits.

Elle m'a demandé des tas d'informations sur Charline : son adresse, son numéro de téléphone, son numéro de Sécu, ses adresses mails, ses identifiants FB, WhatsApp, LinkedIn...

Une semaine plus tard, Lisbeth n'était arrivée à rien. Elle m'a fait la liste de tout ce qu'elle avait essayé